

L'histoire de la pensée ne suit pas un développement au cours continu. Elle connaît, en fait, une succession de phases qui s'enchaînent à la manière des générations. Une façon de penser surgit : elle est d'abord parée de sa jeunesse et profite, pour se propulser, de l'usure et de la lassitude de la phase précédente. Elle conquiert peu à peu sa maturité, s'impose, s'épanouit, démontre la richesse de ses ressources. Puis la vieillesse arrive comme pour les êtres, et avec elle la répétition, la sclérose, l'académisme : de promotrice, elle devient obstacle. C'est alors que commence à s'exercer sur elle la lente poussée d'un autre mode de penser, neuf, jeune, qui peu à peu l'écarte, l'élimine, pour régner à son tour — et lui aussi jusqu'à saturation, épuisement, lassitude. Le rythme est familier à l'historien d'art, qui voit, sans cesse, alterner, se remplacer, s'exclure les convictions esthétiques fondamentales pour ne rien dire du goût, si instable, si passager...

Il faut être attentif à ces phases de transition, où la main va passer, où la succession s'ouvre. Car, obéissant à l'appétit inné de l'homme pour la fixité, l'établissement, on voudrait toujours s'installer dans l'acquis. Mais la vie est là qui, impatiente, nous pousse... Or tout semble indiquer que nous entrons dans une de ces zones de mutation profonde. Je ne parle pas de cette « remise en question » des principes les plus établis, à laquelle l'art contemporain, ainsi que la littérature, nous ont accoutumés comme à un sport à la mode, mais d'une sorte de glissement de terrain plus profond, donc moins visible et plus essentiel.

La crise actuelle

Obéissant à ce rythme de l'histoire, le mode de penser qui s'est imposé au XIX^e siècle et qui, après avoir été un instrument de progrès, est devenu un frein, un obstacle à une nouvelle étape — ce mode de penser, qu'on a accepté comme une évidence et qu'on a jugé universel, commence à avouer les limites du champ auquel il s'applique.

Quel est-il ? Ne voulant connaître, avec une conviction exclusive, que du domaine de la matière et de la science physique qui l'explore, il y a obtenu des triomphes qui ont modifié les conditions mêmes d'existence de l'homme ; il a entraîné tout le XIX^e siècle dans l'ivresse du « progrès » et de sa marche qui, déclenchée, allait, croyait-on, devenir constante et irrépressible. Le XX^e siècle, sur la lancée, a multiplié cette réussite dans tous les domaines, depuis la connaissance théorique jusqu'à l'application technique, au point que la vie de l'homme, son confort comme sa puissance sur les choses, n'ont plus de commune mesure avec la longue suite des siècles antérieurs.

Et pourtant, ce même XX^e siècle s'achève dans le sentiment d'une profonde insatisfaction, dans la déception, et même dans l'angoisse. Devant les menaces qui s'accumulent devant lui, il se sent bien loin de l'apothéose humaine qu'annonçaient des prophètes comme Hugo. Il lui a même fallu, pour traduire son malaise, jeter dans le langage le terme de « frustration », inconnu hier, et si usuel aujourd'hui qu'il a l'air d'incarner notre temps.

Et nous commençons à comprendre pourquoi. C'est que ce mode de penser qui, par sa parfaite adéquation au domaine physique, y a permis une chaîne exaltante de réussites, a commencé à avouer ses limites, puis ses carences, quand il a fallu ouvrir les yeux et admettre que la réalité n'est pas constituée exclusivement par la matière inerte, et même par la matière telle que nous la rencontrons à notre échelle, la macro-échelle.

Dès la fin du XIX^e siècle, alors que l'assurance des physiciens et des chimistes en venait à leur faire concevoir comme presque atteintes les limites de la connaissance (l'illustre Marcelin Berthelot n'affirmait-il pas que la physique était une science quasi achevée ?), tout a commencé à se lézarder, à ouvrir des brèches sur le vide, l'inconnu. La physique elle-même, à mesure qu'elle s'enfonçait dans l'infiniment petit, était contrainte à des révisions déchirantes. Faut-il évoquer Einstein, bousculant la quiétude du dogme établi, imposant l'espace-temps, la relativité, d'abord restreinte, puis générale ? Faut-il rappeler Louis de Broglie, butant sur la dualité de la lumière, à la fois onde et corpuscule, Heisenberg intronisant la relation d'incertitude, etc. ? Les colonnes du temple vacillaient. Il fallait tout repenser, y compris les « évidences » de l'intellect et, en définitive, ses certitudes « logiques ». A tel point qu'il dut passer la main à la souplesse plus grande des mathématiques et affronter « l'absurde » ou ce qu'on croyait tel. Les évidences de la pensée en usage étaient remises en cause. Il me souvient d'avoir déjà, il y a trente cinq ans¹, supputé les conséquences de cet ébranlement.

Le matérialisme rationnel

Je ne puis que reprendre cette réflexion et l'étendre. Car on n'a pas assez mesuré alors combien de bases et de convictions réputées intangibles vacillaient. Ces bases étaient, d'une part le matérialisme qui, soi-disant, était seul « scientifique » (Marx est parti de ce postulat et, en conséquence, chaque jour sa pensée perd son fondement) et, d'autre part, la logique rationnelle, établissant des constantes, c'est-à-dire des « lois ». Hors de ces deux fondements, rien n'était valable.

On remarquera au passage combien ces deux bases étaient précisément celles de la pensée bourgeoise, classe triomphante au XIX^e siècle et qui avait été façonnée depuis le xm siècle, aussi bien par le positivisme matériel du commerçant, appréciant concrètement les produits d'échange, que par le rationalisme ordonnateur de son complément, le juriste (qu'on évoque les « légistes » de Philippe le Bel), et par le calcul du comptable. Tout devait se ramener à l'évidence positive et expérimentale, aux règles logiques et permanentes, à la précision quantitative des mesures ; les historiens des sciences ont déjà noté que l'essor des mathématiques avait été parallèle à la montée de la classe nouvelle. La science physique, fondée sur l'expérimentation, sur le dégagement des lois et sur l'instrument mathématique, reçut, à coup sûr, de cette ascension, un appui et même une impulsion, qui ont abouti à leur épanouissement conjoint au XIX^e siècle au moment même où le bourgeois s'assurait le pouvoir et où le « bourg » faisait place aux « villes tentaculaires ».

¹ Le Temps de l'absurde, Quadriga, n° 7, pp. 2 à 13, 1946.

Mais ces axes directeurs de la pensée positive du XIX^e siècle ont commencé à « dérapier » dès que la physique a porté son investigation au-delà du champ accessible à l'enquête sensorielle, dans le microcosme, et le malaise s'est accru avec l'extension de l'enquête scientifique. Il s'impose dès qu'on aborde la vie et son étude par la biologie. En effet, la vie introduit à une autre aire de compréhension. On sait la résistance fuyante qu'elle oppose à l'établissement des lois, c'est-à-dire des règles de répétition, qui ne s'obtiennent que par l'isolement en laboratoire du phénomène, séparé ainsi, ce qui est contraire à sa nature, de ses interférences avec l'environnement et de l'aventure qui y attend le vivant. La prévision de répétition, absolue en physique, se heurte à cette extension des circonstances, à cette apparition de « l'aléatoire », dont Pierre Vendryès, dès 1973², a lucidement souligné l'importance irrépressible. Le système que nous sommes forgé et qui rêve de faire régner le déterminisme intangible que la physique et la chimie du XIX^e siècle avaient cru atteindre, avant qu'Heisenberg ne posât la notion d'incertitude, bute devant cet obstacle, mais feint de l'ignorer. Monod, qui se réfugiait déjà dans le « hasard » et la « nécessité », a cru un peu facilement escamoter le problème d'une finalité de la vie, qui semble s'imposer de plus en plus quand on étudie la poussée évolutive : il a parlé pudiquement de « téléonomie ». Artifice de langage passant de l'étymologie latine à l'étymologie grecque, pour écarter le spectre d'une causalité, non plus seulement passée, mais future, finaliste, incompatible avec les méthodes de pensée établies.

De même, la science du XIX^e siècle, entraînée par la chimie, se fondait sur l'analyse des composants. Or la biologie a révélé impérieusement, par l'étude des organismes, que le total n'est jamais, comme en mathématique, le simple équivalent additif des parties. Déjà, en plein XIX^e, la Gestalttheorie allemande, intronisant en psychologie la « théorie de la forme », avait montré que celle-ci était tout autre chose que l'agglomérat de ses éléments constituants. Il ne s'agissait pas seulement d'une modification des propriétés, ainsi qu'en chimie, où alternent l'analyse et la synthèse, mais de l'entrée, avec la forme, dans un ordre nouveau et différent.

D'UNE REFORME NECESSAIRE DE LA PENSEE

Ainsi s'avérait déjà que le passage à la psychologie nécessiterait de nouvelles mutations des modes de penser, encore plus amples que le passage à la biologie. Matière, vie, inconscient, conscience sensible, intelligence, spiritualité révèlent des degrés, des « niveaux » différents du réel, qui ne peuvent être abordés efficacement par la simple application à chacun d'entre eux des méthodes et des règles valables au niveau précédent. Le rêve du XIX^e siècle de ramener le psychique au physique, voire le mystique au pathologique, et de tout résoudre par la psychophysiologie, a avoué son énorme crédulité ; il ne tient pas devant l'expérience non truquée, de même que la vie se refuse à être réduite à la chimie de la matière inerte. Il faut donc bien admettre qu'il existe aussi des niveaux de connaissance différents et de plus en plus complexes et que chaque niveau exige d'être « pensé » adéquatement.

² Pierre Vendryès, Vers la théorie de l'homme, P.U.F., Paris.

La plus grande partie des mécomptes de notre temps résulte de cette présomption du matérialisme-rationalisme, qui a cru tout pouvoir réduire au « fait concret », à l'analyse des « éléments » composants, à la causalité efficiente, à la logique fixe des « lois ». Parfaitement valables au niveau physique, ces moyens d'appréhension défont de plus en plus à mesure qu'on gravit l'échelle des « niveaux » précités du réel.

L'art

C'est ici que l'expérience de l'art peut jouer un rôle important ; l'art est un « fait » social, historique. Depuis la préhistoire, il n'est pas d'exemple d'une société humaine qui s'en soit passée. Comme tout fait, il peut être l'objet d'une « expérience ». Or tous ceux qui ont pratiqué, acquis cette expérience savent que l'art est fondé sur tout ce qu'élimine a priori le matérialisme rationnel : il s'inscrit en faux contre le déterminisme, car, si tout artiste subit une certaine influence du milieu et des circonstances où il est apparu, ces influences sont extérieures à l'essentiel, puisqu'elles n'interviennent pas dans la valeur de l'œuvre. L'œuvre d'art n'existe, n'a de « valeur » que dans la mesure où précisément elle est imprévisible, c'est-à-dire une création qui bouleverse l'attente qu'on pouvait avoir ; elle surgit, inattendue, incalculable à l'avance, même par l'artiste qui la produit et qui sait bien que sa création l'entraîne vers des résultats inconnus au moment où il les élabore. C'est le contraire du déterminisme et du jeu des causalités efficientes.

D'autre part, à la différence des faits matériels, l'œuvre d'art ne peut être soumise à la mesure quantitative. Sa valeur (et c'est toujours le terme qui s'impose) n'est pas de l'ordre numérique, donc objective. Elle ne se perçoit que par une expérience intime, subjective, à laquelle aucun barème ne peut suppléer ; elle n'est pas davantage d'ordre rationnel, car elle ne peut être que ressentie, vécue. Certes, après coup, l'argumentation peut s'appliquer à la justifier aux yeux de notre pensée par des raisonnements, par le recours à des idées, mais cette argumentation sera sans valeur si elle n'est précédée par une appréciation intuitive, intime. Et cette appréciation n'aura de fondement que dans la propre « valeur » de la sensibilité de celui qui la porte.

Ainsi l'œuvre d'art n'est pas justiciable du déterminisme, du quantitatif, et même fondamentalement, elle échappe à l'ordre du rationnel, puisque, pour communiquer à autrui ce dont elle est porteuse, elle n'use en aucune façon des idées et du langage des mots qui les traduisent : elle procède par images ; et le langage des images relève de la portée symbolique. Or, on le sait bien, le symbole perd sa puissance et sa nature à mesure qu'on le rationalise, qu'on le formule intellectuellement. Il n'est plus alors qu'une allégorie.

L'art est donc le contrepoids naturel du binôme : matérialisme-rationalisme, puisqu'il se dégrade ou se détruit dans la mesure où il se soumet à l'un ou à l'autre.

Cela souligne, au passage, combien il serait utile de faire place dans l'enseignement à l'expérience directe, vécue de l'art, de tout art. C'est elle qui peut compenser l'arbitraire et les limites de notre culture, que ses hauts responsables croient trop souvent devoir orienter vers le pratique, le technique, l'utilitaire, c'est-à-dire sur le

versant qui entraîne déjà, par son excès, notre civilisation vers sa chute. Le sens de la qualité, qui était si fondamental dans le peuple, à l'époque artisanale, n'a-t-il pas été étouffé par l'industrialisme, auquel le vouent même les prétendues « démocraties » ?

De la spécialisation

Une autre tare redoutable, non seulement de l'enseignement, mais de la vie intellectuelle, est leur spécialisation croissante, presque exclusive. Il faut y voir le contrecoup de cette pratique systématique de l'analyse, et de l'analyse des faits concrets à quoi notre culture tend à se réduire, en glissant sur la pente amorcée par le XIX^e siècle.

Or le morcellement de l'objet de notre connaissance par l'analyse, et la spécialisation qui en résulte, ne sont valables que dans ce domaine matériel qui hypnotisa le XIX^e et sa prétention obsédante à devenir « scientifique ». Ils s'opposent à la compréhension de tous les autres niveaux du réel, que ce soit le vivant, qui est participation étroite de chaque partie à l'ensemble, aussi bien que la vie psychique, où cette imbrication est encore plus intime. Ils contribuent à notre émiettement humain, où seules des facultés isolées et spécifiques sont exploitées, rompant ainsi ce total d'une extraordinaire richesse complexe qu'est notre réalité humaine. N'est-elle pas tissée par les échanges de l'inconscient et du conscient, de la sensibilité et de la lucidité intellectuelle, de l'application sensorielle au monde extérieur et de l'élan spirituel réalisant notre monde intérieur ? L'homme total, c'est-à-dire au fond, normal, ne peut se fonder que sur l'exercice de tous nos possibles, sur leur fécondation mutuelle par des échanges entre eux, sur l'harmonie globale de nos facultés. Hors de cette richesse complexe, il n'est pas de réel humanisme, au sens plénier du mot : je veux dire de véritable humanité. Sinon la machine doit nous être supérieure.

Une révolution des esprits

S'il est perceptible depuis quelques années que s'instaure une conscience d'abord obscure, mais croissante du déséquilibre et de l'insatisfaction, où est poussé l'homme par une civilisation trop unilatérale, on peut commencer à mesurer qu'avec elle une révolution des esprits est en marche. De même que, depuis les premières heures du présent siècle, la physique, nous l'avons évoqué, a brisé ses limites traditionnelles et a dû s'ouvrir le champ de ce que l'évidence concrète, la logique de non contradiction, la causalité déterministe rejetaient a priori, voici qu'elle commence à établir un contrepoids à l'esprit d'analyse, de localisation, de définition, qui avait régné jusqu'ici.

En effet, en nous accoutumant à chercher scientifiquement et à isoler la cause A, susceptible de provoquer l'effet B, que nous voulons atteindre et en fondant sur ce mécanisme de causalité toute notre recherche technique, nous atteignons, à coup sûr, le but convoité, mais nous ne voyons pas plus loin que cette réussite localisée ; et nous ne tardons pas à rencontrer le choc en retour du réel et de sa complexité.

Notre logique est unilinéaire ; la réalité, elle, ouvre toujours un vaste éventail. Les exemples surabondent : pour atteindre la prospérité économique, nous développons

l'industrie, mais nous n'avons pas prévu que cet enchaînement efficace en provoque d'autres, latéraux, dont notre logique simpliste ne s'était pas avisée : la pollution de l'atmosphère, comme des eaux, en est une ; elle devient une menace pour la vie végétale, animale, humaine, en même temps que pour la vie mentale ; en effet la constitution d'agglomérats humains, privés de tout contact avec la nature, est génératrice de perturbations psychiques, depuis la dépression jusqu'aux névroses. De même la médecine détecte merveilleusement le produit chimique capable de guérir le mal envisagé, mais il faut l'usage et l'expérience pour découvrir les effets nocifs latéraux des médicaments qui, parfois, attaquent gravement notre organisme. On amène la main-d'œuvre étrangère, en masse, pour donner un élan à la production, mais on se trouve vite en face d'une crise du chômage national. On pourrait multiplier ces exemples de ce que j'ai appelé jadis « l'effet bis » ; notre raisonnement rectilinéaire, en sa pure logique causale, est inapte à l'envisager et parfois à l'endiguer. La « menace atomique », qui contribue si profondément à l'inquiétude contemporaine, est l'exemple type de ces réussites, extraordinaires souvent, de ces découvertes, dont les conséquences sont si graves qu'elles compromettent le sort de l'humanité autant qu'elles le servent.

Une ouverture nouvelle de la science

L'intelligence scientifique étant, par définition, expérimentale, ne pouvait manquer de tenir compte de ces faits ; elle a été amenée à corriger ces imprévisions dues à une visée qui se limite à un objectif artificiellement isolé du contexte. La réaction se fait sentir. L'importance croissante prise dans notre vocabulaire par le terme « environnement » en témoigne déjà, ainsi que la recherche écologique qui en résulte : de même la cybernétique, quand elle récuse le postulat du « système isolé ».

Mais bien plus nettement, elle a entraîné une série de recherches entreprises parallèlement par des laboratoires suisse, allemand ou français et qui se fondent sur une vision globale, contredisant la logique simplificatrice de l'esprit spécialisé qui s'enfonce dans un isolement fragmentaire et arbitraire. Peut-être la révolution qui s'esquisse dans la pensée d'aujourd'hui aura-t-elle, comme un de ses traits majeurs, la restauration de l'esprit de synthèse ; au contraire, celui de spécialisation, après avoir montré d'abord ses avantages aveugles, a fini par buter sur des conséquences funestes, faute de préserver et d'embrasser la complexité du réel.

Ces recherches, que je voudrais prendre comme exemple, car on en méconnaît l'importance par routine mentale, au point d'en compromettre la poursuite, portent sur un liquide aussi élémentaire que l'eau, dont le rôle est primordial dans la vie. En Suisse, c'est d'abord Th. Schwenk³, qui, allant au-delà de la simple analyse physico-chimique, a montré que deux gouttes d'eau réputées par elle identiques, avouent des différences : dans une suite d'expériences, il a usé de la méthode des gouttes sensibles (Tropfenbildmethod). Il a ainsi fixé par la photographie les formes engendrées par la chute de gouttes d'eau distillée dans une solution de l'eau à étudier, étendue en couche mince sur du verre et mélangée de glycérine, pour accroître viscosité et réfringence ; ces formes (étoiles tourbillonnaires, etc.), rendues visibles par la strioscopie,

³

Voir mon livre *Formes et forces*, Flammarion, Paris, 1971, p. 230 sqq.

présentent, selon le moment et selon le lieu de l'expérience, des variations profondes qu'ignore l'analyse physico-chimique. La cause de ces variations ne se trouve donc pas dans le répertoire des actions physiques ou chimiques connues ; elle est fonction tantôt du moment, tantôt du lieu où se tient l'expérience et ces phénomènes échappent jusqu'ici à la régularité et à la reproductibilité dont la science a fait sa loi.

Or ces résultats ont été corroborés par ceux qu'a obtenus l'ingénieur André Faussurier, directeur du Centre de réflexion et d'études scientifiques sur l'environnement, créé sous les auspices des facultés catholiques de Lyon. Depuis quelque vingt ans il a eu recours à des méthodes différentes. Utilisant l'analyse dynamocapillaire créée par Mme Kolisko, voici une soixantaine d'années, il a d'abord eu recours à la chromophotographie, qui fait migrer le liquide étudié de haut en bas à travers un papier enroulé de cellulose pure, afin d'enregistrer ensuite les strates colorées résultant de ce passage à travers un milieu poreux. Or, avec le même liquide (solution minérale ou organique) soumis à des température, humidité et éclairage constants, il observe des variations frappantes qui, à nouveau, sont fonction du temps et du lieu. Ainsi les phénomènes reproductibles que la science tient à étudier font place à des phénomènes « fluctuants », bien que les conditions physico-chimiques soient apparemment égales.

Afin d'étendre son champ d'investigation, le laboratoire Faussurier a mis au point, par la suite, des détecteurs électroniques, produisant et enregistrant, sous forme de courbes, des signaux d'origine électromagnétique de haute fréquence. Or ils confirment les résultats précédents.

Il en est de même avec une troisième méthode étudiant cette fois la conductibilité de l'eau déminéralisée ou distillée.

Tous ces résultats se recoupent pour montrer qu'un phénomène n'est pas isolable de l'environnement terrestre. Les variations enregistrées indiquent des fluctuations bouleversant les propriétés accoutumées de la matière. Fonction du moment, elles coïncident avec des phénomènes météorologiques, telluriques, astronomiques (lever et coucher d'astres, éclipses, conjonctions planétaires, etc.) ; fonction de l'emplacement, elles dépendent de la nature cachée du terrain, selon les zones et parfois des emplacements précis. M. Faussurier et ses collaborateurs doivent alors supposer l'existence d'un champ énergétique omniprésent, mais mouvant et affecté par la diversité des lieux ; il dépend soit d'ondes électromagnétiques à très haute fréquence, venant de l'univers, soit de rayonnements atmosphériques, de très basse fréquence cette fois, se prolongeant dans l'ionosphère, soit de la radioactivité naturelle ou des émissions neutroniques du sol.

Ne voit-on pas justifiées ainsi les observations faites par des médecins novateurs et selon lesquelles les médicaments peuvent avoir une action variable au gré de leur heure d'emploi ; des chirurgiens ont remarqué de même que la réussite d'une opération dépend en partie de son moment. Voilà pour la variabilité dans le temps, qui se retrouve dans le dérèglement inattendu de mécanismes électriques. Quant aux propriétés des eaux minérales, bues à la source, qu'il a été naguère de bon ton d'accueillir avec ironie, comme étant « non scientifiques », elles se trouvent ratifiées. Voilà pour la variabilité selon le lieu.

Combien de problèmes mal posés, dans une optique trop étroite, se trouvent ainsi renouvelés, aussi bien en électronique ou en informatique qu'en hygiène et en médecine, en agriculture qu'en météorologie et en climatologie. L'ingénieur, l'urbaniste, l'architecte ou même l'assureur voient s'ouvrir des champs nouveaux. Verraient, devrais-je rectifier, car la routine des habitudes acquises, l'attachement au connu et la paresse devant tout effort de révision et d'élargissement forment une masse de résistance, difficilement pénétrable. Et j'entends dire que, faute d'aide, faute d'intérêt, faute de crédits, ce centre d'études si fascinantes serait sur le point d'interrompre son activité. Je tiens à le souligner pour confirmer cette passivité négative des esprits qui ne savent pas parvenir à temps aux problèmes nouveaux, mesurer les crises qui s'ouvrent, pressentir les rebondissements de la pensée, sans lesquels toute forme acquise devient limite, sclérose, étouffement.

La civilisation occidentale, dont nous sentons, à des signes multiples, qu'elle stagne dans ses insuffisances et qu'elle s'épuise, doit se ressaisir. Il ne suffit pas de trouver de nouvelles sources d'énergie physique pour sauver l'Occident en péril. Il faut lui ouvrir les yeux sur les limites mentales qu'il s'est imposées : le corset rigide du matérialisme rationnel, qui l'a soutenu depuis deux siècles et qui a même assuré une prodigieuse croissance à l'intérieur de ses limites, devient maintenant une entrave à son développement et même à son existence. Il en est venu à l'étouffer. Il a d'abord permis de remplir un possible humain qui n'avait pas été cultivé ; l'heure est venue où, ayant fait son plein, il nous impose la notion de ses lacunes.

D'UNE REFORME NECESSAIRE DE LA PENSEE

Un individu, une civilisation qui ne développent plus que leurs capacités techniques, c'est-à-dire leur maîtrise du monde physique, au point de ne plus croire qu'à sa seule réalité, créent, par cette hypertrophie d'une seule partie du possible humain, un déséquilibre menaçant. La vie sensible, intuitive, la vie morale et qualitative, la vie spirituelle et le dépassement auquel elle nous appelle ne peuvent, abandonnées, courir ce péril de mort où nous les voyons jetées chaque jour davantage. Il faut en reconquérir, en assurer le plein exercice, par la rééducation de notre conscience du global. Elle exige un retour à la synthèse par-delà l'analyse réductrice et destructrice — un retour au sens du qualitatif, esthétique, certes, mais aussi éthique, voire scientifique, par la transgression du quantitatif — un retour à la vocation spirituelle qui seule peut nous rendre une direction, donc une marche en avant et redonner ainsi un sens à la vie. Cet appel devient pressant à l'heure où notre exclusif sens pratique de l'immédiat, de sa consommation ou de sa jouissance, découvre le vide immense que nous avons ouvert devant nous, devant notre destin, et au bord duquel est prise de vertige une jeunesse désespérée.

RENE HUYGHE

de l'Académie française